

VOYAGE LORRAIN EN 1961

— Vous rendez-vous compte de ce que vous êtes en train de me dire ? demanda Mary Lester à son jeune interlocuteur.

» Vous essayez de me faire croire qu'il est possible de voyager dans le temps ? Est-ce que vous ne seriez pas en train de vous payer ma tête, par hasard ? continua la jeune femme qui ne souriait plus.

— Absolument pas, répondit Gillan Renaud, très sérieux.

» D'ailleurs, je n'ai pas parlé de voyage dans le temps, mais d'une incursion dans le passé. Tout est peut-être dans la nuance, mais je peux vous dire que ça marche. J'en reviens... J'en ai d'ailleurs quelques preuves. Et pour tout vous dire, je vais y retourner. Avec ou sans vous... Pas vrai Bernie ? ponctua-t-il en s'adressant à son ami assis à ses côtés.

— Et comment ! fit l'interpellé. Je vais pas te laisser partir tout seul, mon gaillard.

Puis, s'adressant à la jeune femme incrédule :

» C'est la vérité, mademoiselle Lester. On peut y aller, dans le passé ! Gillan ne vous raconte pas de salade, on y est allés, lui et moi, je vous garantis. Depuis, il est devenu l'héritier du temps. Il a toutes les paperasses qu'il faut pour le prouver. Il a même une banque en Suisse rien qu'à lui. Je peux aussi vous dire qu'on a foutu un sacré bordel chez quelques arriérés des sixties. Ça a bardé comme il faut pour certains ! On a vécu ça tous les deux, c'était une sacrée aventure, je peux vous le dire. Et puis on est revenus, et sans bobo. Auparavant, on a mis un peu d'ordre à Florange et aux alentours. C'était y'a pas si longtemps... En 1963. Sauf que c'était presque vingt ans au moins avant qu'on soit nés, Gilou et moi. Et croyez-moi, on a sacrément bien fait ! Parce que sinon... 1

— Oui bon, excusez-moi, les gars, mais je crois que ça suffit comme ça. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui. Allez Jipi, viens, on s'en va, fit-elle à l'adresse du grand costaud qui l'accompagnait et avec qui Bernie avait tout de suite sympathisé.

Elle se leva, mais contre toute attente, son équipier resta assis.

— Mais Mary, dit-il, et si ces garçons disaient vrai ?

— Ah, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !

— Ben quoi, dit le lieutenant Jean-Pierre Fortin, Y'a des trucs qu'on n'arrivait pas à expliquer avant et qu'on peut comprendre à présent. J'ai lu des articles incroyables dans « Science et Vie », y'a pas si longtemps.

— Ah, parce que tu lis « Science et Vie », maintenant ?

— Ben oui, dit-il comme pour s'excuser, j'ai eu droit à douze numéros gratuits avec mon abonnement à « l'Équipe » plus la montre de Guynemer en cadeau. À mon avis, Bernie et Gillan doivent savoir de quoi ils parlent, tu ne crois pas ?

— Non, répondit Mary, opiniâtre. On ne peut pas croire n'importe quoi.

L'histoire avait pourtant bien commencé. Mary Lester était arrivée la veille en Lorraine, accompagnée de son fidèle équipier, le lieutenant Fortin. Le commissaire Fabien, occupé à guider les premiers pas de deux nouvelles recrues fraîchement émoulues de l'école de police, leur avait donné carte blanche pour une semaine. Pour l'heure, la relève au commissariat de Quimper lui semblait de première importance. D'autant que l'arrivée des deux « bleus » était assortie de deux départs à la retraite. De plus, il n'y avait pas de grosse enquête en cours. Tout juste le train-train quotidien.

Et puis, Mary Lester, en qui il avait toute confiance, lui avait parlé d'une curieuse

1. cf : « L'héritier du temps » du même auteur. (en attente d'édition)

affaire, vieille de quarante-neuf ans qui avait attisé sa curiosité.

En 1961, un postier qui convoyait des fonds de Metz à Thionville, en Moselle, s'était fait mitrailler par un commando fortement armé. On n'avait jamais retrouvé les assassins du postier, ni les cinq millions de nouveaux francs qu'il transportait en toute discrétion dans sa 2 CV fourgonnette jaune.

— Qui donc vous a parlé de cette affaire, si longtemps après, Mary ? lui avait-il demandé, intrigué.

— Un certain Gillan Renaud. Trente ans. Résidant à Florange, en Moselle. Son grand-père était un ami de la victime et lui en a souvent parlé. Du coup, il s'est intéressé à cette histoire et prétend avoir des éléments nouveaux pour élucider le mystère qui l'entoure.

— Et qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ben, c'est peut-être idiot, Patron, enfin plutôt flou, mais j'ai le sentiment que ce Renaud doit savoir pas mal de choses restées dans l'ombre... Peut-être grâce à son grand-père, bien sûr. Mais c'est curieux, j'ai vraiment eu l'impression, au travers de ce qu'il m'a écrit et dit, qu'il avait enquêté personnellement sur cette affaire qui compte parmi celles non élucidées ces cinquante dernières années. J'ai vérifié, et ça m'a intrigué.

— Je comprends. Et comment vous a-t-il contacté, ce Renaud ?

— Oh, il m'a d'abord envoyé un mail, puis d'autres. Nous avons échangé et enfin, il m'a téléphoné. Il me connaissait de réputation, surtout depuis mon séjour en Lorraine il y a trois ans. Ses parents habitent tout près d'ici. À l'Île-Tudy, précisément. C'est un de ses cousins, policier à Thionville, qui lui a fourni mes coordonnées. L'affaire Valéra, en collaboration avec le commissariat de Thionville, vous vous souvenez ? ¹

— Oui, parfaitement, avait-il répondu en allant se rasseoir, l'air soucieux. Il avait alors pris en main sa règle de bois précieux aux inserts d'angles en laiton et essayé en vain de faire ployer son inflexible rectitude.

» Vous savez, Mary, avait-il poursuivi, il s'agit-là d'une vieille histoire. Trop vieille sans doute pour qu'elle puisse être résolue près de cinquante ans après. Aussi, je pense qu'il y a prescription aujourd'hui, mais sait-on jamais ? Il est toutefois possible de recueillir encore quelques informations là-bas. Bref, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous vous rendiez en Lorraine avec Fortin pour voir de quoi il retourne. Mais attention ! avait-il prévenu sentencieux. N'allez pas encore vous fourrer dans une vieille affaire d'état ! Je connais un attaché du ministère de l'intérieur à qui, aujourd'hui encore, une telle initiative ne plairait pas du tout.

— Vous voulez parler de ce cher Mervent, avait-elle lancé, perspicace.

— Pour ne pas le nommer, oui.

— Pfff, celui-là, lâcha Mary dépitée.

— Eh oui, jeune fille, celui-là ! Je vous conseille de ne pas trop l'oublier. Allons, filez, et pas de vagues, surtout. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, patron. Et merci ! Ce voyage en Lorraine va me changer les idées, et accessoirement me permettre de roder ma nouvelle voiture, avait ajouté Mary tout sourire.

— Ah bon, vous n'avez plus votre Twingo ?

— Eh non, je l'ai donnée à mon amie Amandine Trépon. Sa vieille 4L l'avait lâchée.

— Très bien avait-il conclu, amusé. Et qu'avez-vous acheté à la place ?

— Une Mini Cooper, patron ! Le nouveau modèle qui décoiffe ! Jipi... euh, je veux dire Fortin se réjouit déjà de la conduire. On se relaiera au volant.

— Je comprends, avait ajouté le divisionnaire. Ça me fait penser que je vais devoir moi aussi changer ma Xantia. Probablement pour une C4... Madame Fabien y tient beaucoup. Il faut dire que mon beau-frère travaille chez Citroën à Rennes.

1. cf : « Meurtre au pays du fer » du même auteur.

Mary avait pris congé, laissant le commissaire Fabien à ses préoccupations pour rejoindre Jipi dans son bureau et le prévenir de faire sa valise.

Et c'est ainsi que, partis tôt le lendemain, ils étaient arrivés entre Metz et Luxembourg après un voyage sans histoire. Sur place, ils avaient réservé deux chambres dans un hôtel situé dans le parc d'attractions d'Amnéville les thermes. L'endroit avait tout de suite plu au lieutenant Fortin, à cause des nombreuses activités sportives qu'il proposait, sans compter les loisirs de toute sorte. Tout était concentré sur un superbe et vaste plateau boisé qui faisait la fierté de la région.

— C'est géant ici, avait-il commenté à Mary pendant le repas. T'as vu un peu tout ce qu'il y a sur ce site ? C'est pas croyable ! On pourrait carrément y passer ses vacances. Y'a même une piste de ski indoor connue dans toute l'Europe ! On y organise des compétitions internationales, ajouta-t-il.

— Eh oui, mon bon Jipi. Comme tu dis, c'est géant. Mais entre nous, heureusement que c'est plutôt calme, parce qu'en ce qui me concerne, je me serais contentée d'un endroit un peu moins fréquenté.

— Ouais bon, mais justement, un endroit pareil, c'est normal que ça attire du monde, quoi !

— C'est même fait pour ça, mon grand, je sais.

La résolution de Mary fondit comme neige au soleil. Jipi restait assis avec les deux jeunes gens. Et puis Gillan Renaud lui avait dit : « Avec ou sans vous ».

Non mais, qu'est-ce qu'il croyait, celui-là ? Que Mary Lester allait se déballonner pour un improbable saut de puce en 1961 ? Évidemment, si c'était réalisable, la chose ne manquerait pas de lui foutre la trouille le moment venu. Mais après tout, elle s'était emportée un peu vite. Il fallait tâcher d'en savoir plus, même si l'on nageait en pleine science-fiction. Jipi, elle l'aurait juré, était prêt à accompagner les deux hommes. Surtout pour suivre l'autre grand costaud avec qui il avait sympathisé d'instinct. Encore un abonné à *l'Équipe* et aux salles de sports, celui-là.

Quant à Gillan, elle avait beau chercher, il n'y avait rien à dire. C'était un type calme, intelligent, beau garçon en plus. Ce n'est pas qu'il l'avait conquise avec ses voyages dans le passé, loin de là, mais sa détermination à vouloir éclaircir à tout prix le mystère qui entourait l'assassinat de ce postier et la disparition des cinq millions qu'il transportait, attisait fort sa curiosité. C'est d'ailleurs à cause de cela qu'elle se trouvait aujourd'hui en Lorraine. Elle n'avait tout de même pas fait le voyage pour rien.

Mary se rassit. Curieusement, il lui vint à l'esprit qu'elle aussi détenait de mystérieux pouvoirs hérités de la Gwar'ch. ¹ Alors était-il possible que Gillan Renaud ait hérité lui aussi de quelques surnaturelles dispositions ? C'était à voir.

— Écoutez-moi bien, Gillan. Je suis venue ici parce que je vous ai fait confiance et que l'affaire dont vous m'avez parlé m'intrigue au plus haut point. Vous me dites que vous pouvez nous véhiculer sans danger sur les lieux de l'attentat en 1961. Très bien. Mais avant que je ne me ravise pour de bon, vous avez intérêt à me prouver séance tenante que tout cela est possible et surtout sans danger.

— Pas de problème, Mary. Je comprends fort bien votre réserve. Moi non plus, je n'étais pas rassuré pour mon premier voyage.

— Moi, ça m'a rien fait, lança Bernie, hilare. Depuis, j'aime bien aller me balader dans le passé avec Gillan, et j'ai confiance. Avec lui et son système, on n'a rien à craindre. Ce qui s'est passé avant, ça devient de l'actualité, même si ça peut vous paraître incroyable, Mademoiselle Lester.

1. cf : « La Bougresse » de Jean Failler. Éditions du Paléon.

— Appelez-moi Mary s'il vous plaît, Bernie. Je ne partage pas totalement votre enthousiasme, mais il fait plaisir à entendre. Je vous sens tout dévoué à la cause de votre ami, et c'est fort louable. De plus, vous m'avez l'air tellement en phase avec le lieutenant Fortin, qu'il serait cruel de vous séparer, n'est ce pas ?

— C'est vrai, Mad... euh, je veux dire Mary. Jean-Pierre et moi on est vraiment accros de sports, tous les deux. D'ailleurs je l'ai déjà invité à faire la « Trans-Jurassienne » avec moi l'hiver prochain. Ça le tente bien, parce qu'en Bretagne, il n'a pas souvent l'occasion de skier, qu'il m'a dit. En plus, il n'aura rien à déboursier, Gillan finance l'épreuve pour nous !

À nouveau assise, son regard se perdit derrière l'épaisse vitre qui les séparait de la piste de ski du *Snowhall* d'Amnéville. On en distinguait à peine le sommet, mais régulièrement, des skieurs en descendaient, comme à la montagne. Ils finissaient par se rapprocher après de longues glissades pour s'arrêter au bas de l'impressionnante pente, dans de savants dérapages qui faisaient voler la neige artificielle. Le spectacle semblait fasciner Fortin et son nouveau copain. Elle ne put réprimer un frisson et porta à ses lèvres la tasse de chocolat chaud qu'elle avait devant elle. L'endroit où ils s'étaient donnés rendez-vous ressemblait à une sorte de chalet, meublé de néo-rustique. Ils avaient fait connaissance et s'étaient attablés après avoir commandé des boissons chaudes. C'était une sorte de café-restaurant agencé sur plusieurs niveaux. Derrière la vaste baie vitrée, cependant, le spectacle avait quelque-chose d'irréel.

— Je comprends pourquoi vous ne m'avez pas parlé de ces voyages dans le temps avant aujourd'hui, dit-elle à Gillan qui l'observait.

— Eh oui Mary, avec une telle révélation au téléphone ou sur un mail, vous m'auriez pris pour un cinglé et vous ne seriez pas venue.

— Il y a des chances, en effet. Et maintenant que je suis là, je vous avoue que j'ai bien envie de repartir. Mais voyez-vous, Gillan, je suis d'un naturel curieux, et puis... Et puis vous n'avez décidément pas l'air de me raconter des bobards. Un bon point pour vous, mon ami. Mary réfléchit un instant avant d'ajouter :

» Dans la correspondance que nous avons échangée, vous m'avez convaincue. Il y avait dans vos propos des détails sur cette vieille affaire que vous ne deviez normalement pas connaître. À part votre grand-père, qui vous a parlé de cette histoire ?

— Personne, Mary. Je suis allé enquêter sur place. Et tenez, j'ai même acheté les journaux de l'époque. L'affaire avait fait grand bruit dès le lendemain. Et puis plus rien.

Et il lui tendit deux quotidiens régionaux d'allure vieillotte. Mais à bien y regarder, Mary put constater que les journaux, datés du 5 septembre 1961 étaient neufs. Pas la moindre trace de jaunissement ou d'ancienne pliure dans le papier du « Républicain Lorrain » dont elle parcourait la une.

« *Un postier assassiné par un commando* » titrait le journal en première page, juste au-dessus d'une photo choc qui montrait le corps de l'infortuné fonctionnaire étendu sur le siège de sa 2CV de la Poste, ses jambes pendant sur la chaussée. Le véhicule attestait qu'on l'avait effectivement mitraillé, de nombreux impacts de balles étaient bien visibles sur la photo. La portière était en outre restée grand-ouverte et présentait un drôle d'angle, comme si on l'avait pliée vers l'arrière pour mieux montrer le carnage.

Mary pouvait imaginer la suite, mais se promettait de lire la presse en détail plus tard.

— C'est l'une de vos preuves, ces journaux ? demanda-t-elle à Gillan.

— Oui, si l'on veut, c'en est une, mais en voici d'autres, dit-il énigmatique, tandis que Bernie et le lieutenant Fortin s'extasiaient encore devant les évolutions des skieurs sur la piste.

Il tendit à Mary une enveloppe qu'elle s'empressa de décacheter. Elle en sortit quelques douilles de gros calibre, une demi-douzaine de billets de cent nouveaux francs et, chose inattendue, le carnet de bord de la 2CV des PTT. Ce dernier n'était pas une pièce de

collection et devait être difficilement falsifiable. À l'intérieur figuraient, écrits au stylo à bille, les noms des différents utilisateurs du véhicule, la nature des trajets, avec leurs horaires et kilométrages. Il ne semblait pas avoir subi les outrages du temps. Il ressemblait en fait à un document de travail ancien qui, comme par miracle, serait resté d'actualité, ou du moins en activité. En outre, le numéro d'immatriculation de la fourgonnette y figurait, fraîchement scotché sur la couverture et il correspondait à celui, bien visible, de la photo du journal.

— Vous pouvez vérifier, Mary, si vous avez des archives là-dessus, les numéros de certains billets neufs, comme ceux-ci, correspondent à des séries qui étaient transportées par le postier. Quelques-uns ont été perdus par le commando à cause d'un sac déchiré. J'ai pu ramasser ceux-ci, avec les douilles sur les lieux de l'attentat. Le carnet de bord de la voiture était par terre également. Un des agresseurs a fouillé la voiture et balancé des trucs sur la route. Comme s'il cherchait quelque-chose.

— En effet, Gillan, ces détails ne m'ont pas échappé lorsque vous m'avez contactée. Je me suis longtemps demandé comment de tels indices vous étaient parvenus. Il semblerait que si voyage dans le passé il y a eu, vous ne me racontez pas de sornettes. Parce-que, voyez-vous, j'ai tout vérifié dans les énigmes non résolues par la police ces cinquante dernières années. Et vous avez l'air d'en savoir plus que ce que mentionnent les rapports officiels. Pourtant, comprenez-moi bien, votre histoire est dure à avaler.

— Je comprends, Mary. Mais pourquoi vous aurais-je raconté des sornettes ? Je tenais à ce qu'un flic soit au courant de ce que je sais de cette histoire. C'est à vous que j'ai pensé, et je vous ai choisie pour que vous puissiez en témoigner, le cas échéant. Et en effet, vous ne lirez nulle-part que des billets de banque ont été retrouvés sur place par la police, pas plus que le carnet de bord de la 2CV. Et de plus...

— Quoi, de plus ? fit Mary qui scrutait le visage de Gillan soudain énigmatique.

— Eh bien, voici une photo qui va peut-être achever de vous convaincre, lui lança-t-il en lui tendant un cliché couleur numérique daté du 19 février 2010 à 14h29.

On y voyait Gillan Renaud près de la 2CV jaune de la poste, peu après la fusillade, semblait-il. Il avait le visage grave et tenait en mains les indices qu'il venait de lui fournir. Le corps du postier tué était dans la même position que sur la photo du journal.

— C'est Bernie qui a pris la photo, précisa-t-il. C'était la première fois que nous nous rendions sur place. Et vous devez bien vous douter que j'en ai un paquet d'autres. Ecoutez Mary, ne tournons plus autour du pot. Suivez-moi avec nos amis en 1961. Faites-moi confiance. Je vous garantis que vous allez découvrir bien des choses ! Nous ne craignons rien, je vous l'assure. Tout, absolument tout est sécurisé. Et puis Bernie et votre lieutenant vont se régaler, vous verrez... Effet garanti !

— Bien, fit Mary. J'imagine que ces deux-là n'attendent que ça. Quant à moi, vous ne m'aurez convaincue pleinement que lorsque nous serons revenus de cette petite virée sur place. Parce que, des preuves comme celles que vous m'avez fournies, vous savez comme moi que ça peut se fabriquer. Mais je n'ai ni le temps ni l'envie de vérifier. Alors c'est dit, je vous fais confiance. J'espère ne pas avoir à le regretter.

— Vous verrez, vous allez être épatée ! Gillan sourit intérieurement en pensant qu'il aurait pu dire à Mary « Vous n'en reviendrez pas ». Il était persuadé que ce genre d'ironie n'aurait pas échappé à la jeune femme, compromettant fortement l'expédition.

— Et c'est en voiture que vous comptez nous véhiculer jusqu'en 1961 ?

— Absolument ! Dans une Peugeot 403 d'époque, toute neuve et équipée d'un dispositif particulier, c'est tout. Et rassurez-vous, on ne va pas bien loin. Pas question d'heures de voiture éreintantes, nous serons sur place aussi vite que si nous décidions d'aller au supermarché du coin.

— Vous avez dit une 403 d'époque toute neuve ? Vous voulez dire une vieille bagnole restaurée ?

— Non Mary, je suis allé l'acheter il y a trois mois chez le concessionnaire Peugeot le plus proche... En 1965 en fait, la dernière année de production de ce modèle arrivé à maturité. Si vous voulez voir la carte grise, elle est d'époque, elle aussi. Et à mon nom !

Abasourdie, Mary ne répliqua pas. Décidément, ce type commençait à l'épater. Sans en avoir l'air, il avait tout d'un aventurier. D'un aventurier moderne, pas d'un savant fou.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Gillan lui précisa :

— Vous savez, je n'ai rien inventé. Je ne fais qu'utiliser un système mis au point par un vieil ami qui a vu en moi l'héritier qu'il attendait.

Mary Lester se rendit soudain compte que Jipi et Bernie les observaient, elle et Gillan. Elle n'avait pas bien réalisé à quel moment ils avaient fini par se détourner du spectacle de la piste de ski indoor, mais ils paraissaient vraiment très intéressés par leur conversation. Tous deux affichaient des regards interrogateurs.

— On y va, Mary ? firent à l'unisson Jean-Pierre Fortin et Bernard Kevlon.

La 403 grise, étincelante, attendait sagement sur le parking du *Snowhall*. Garée entre une Clio et la nouvelle Mini de Mary, elle ressemblait un peu à un jeune dinosaure égaré dans un troupeau de moutons. Lorsqu'ils s'y installèrent, Mary put constater que la voiture était effectivement flambant neuve. Même l'odeur qui flottait dans l'habitacle en témoignait.

Gillan démarra et, tout en roulant à faible allure pour quitter le complexe de loisirs, il s'activa de la main gauche sur ce qui semblait être une calculette fixée sur le tableau de bord. Ils parcoururent quelques kilomètres en ville avant de s'engager, après quelques ronds-points sur une départementale assez peu fréquentée. Des panneaux de signalisation indiquaient le chemin à suivre pour se rendre à Metz ou à Thionville par l'A31. Gillan ignore ces panneaux et prit une autre direction qui les fit traverser en passant par bois et champs un ou deux villages dont Mary ne retint pas les noms.

C'est à la sortie de la seconde petite agglomération, que tout changea pour de bon. Gillan avait ralenti pour franchir un passage surélevé puis avait accéléré sur la route de campagne. Sa vitesse stabilisée, le moteur de la voiture émettait une agréable sonorité feutrée. Bien installée dans le fauteuil passager de la voiture, la jeune femme en aurait presque oublié l'appréhension qui la tenaillait malgré elle. Tassés sur la banquette arrière, Jipi et Bernie regardaient le paysage sans mot dire.

Gillan ne disait rien non plus. À chaque passage qu'il effectuait à destination du passé, et bien qu'il y fut désormais presque habitué, il sentait lui aussi un petit pic d'anxiété le gagner, au moment crucial. Mais cela ne durait jamais. Pas plus en tout cas que l'excitation de l'aventure qu'il provoquait. Si elle faisait monter son taux d'adrénaline, elle lui procurait aussi bien des satisfactions. Il se sentait alors tel un grand voyageur, un conquérant de plus en plus aguerri dans un monde finalement méconnu. Et cela lui plaisait fort.

Mary avait pressenti quelque chose de pas banal, forcément. En fait elle ne ressentit rien de particulier, mais alors que de tous ses yeux elle regardait la route et le paysage qui défilaient par le pare-brise et les vitres latérales de l'auto, elle sut tout à coup qu'il s'était passé un événement extraordinaire. C'était à la fois peu important et primordial, indéniable.

Elle avala sa salive avec difficulté, ne parvenant pas à prononcer un mot. Sidérée, elle scrutait à présent le profil de Gillan, comme pour voir s'il allait bien :

— Alors, on y est dans le passé ? parvint-elle à articuler.

— Oui, Mary. On y est. Nous sommes le lundi 4 septembre 1961, il est 8h30, heure locale, c'est à dire cinquante-cinq minutes avant le drame. Vous avez pu constater que le soleil n'est plus à la même place dans le ciel, que la route est plus étroite et le revêtement bien plus mauvais qu'il y a un instant. Je passe sur les bandes blanches sur le macadam qui sont jaunes à présent, et plutôt mal alignées. Le décor n'est plus tout à fait le même non plus, avec

ces arbres fruitiers qui bordent la chaussée. C'est comme ces vaches derrière la clôture, sur votre droite, vous avez remarqué ? Elles ont remplacé soudainement un plan d'eau et un parcours de santé conçus pour les promeneurs, les sportifs et les pêcheurs de 2010.

— Ah oui ça, pour voir, j'ai vu ! Si je ne craignais pas de dire une bêtise, je dirais qu'il faut le voir pour le croire... Parce qu'en fait c'est incroyable ! Je n'ai jamais vu un truc pareil ! Dites-moi que j'ai la berlue, que je rêve et que je vais me réveiller chez moi, dans mon lit, venelle du Pain cuit à Quimper... Que ma copine Amandine m'a préparé un bon café fumant et odorant avec des tartines au beurre salé. Je ne sais pas, moi, dites-moi quelque chose de rassurant, n'importe quoi !

Gillan sourit.

— Tout d'abord, Mary, comme je vous le disais tout à l'heure à Amnéville, vous ne risquez rien ici et maintenant, en 61. Il ne peut rien vous arriver. Vous pensez bien que je n'aurais pas pris le moindre risque, ni pour vous ni pour Jean-Pierre. Bernie, lui, est vacciné. À chaque fois, ça lui fait des vacances... Non, ne vous égarez pas, Mary, le plus impressionnant reste à venir. Ça va se passer bientôt. Nous allons assister à la fusillade. Et ça, je vous l'assure, ce n'est vraiment pas drôle. Je n'ai à ce jour jamais réussi à m'y faire. Mais bon, vous êtes flics, vous et Jipi. C'est la raison de votre présence ici aujourd'hui, n'est ce pas ? Vous comprenez mieux maintenant pourquoi je vous disais dans mes messages que j'avais de nouveaux éléments à vous communiquer sur l'affaire en question ?

— Euh non, pas encore très bien répondit Mary. Que voulez-vous que je vous dise ? Que vous êtes un champion de l'investigation parce que vous m'emmenez sur une scène de crime dans les années soixante ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, après tout ?

Gillan ne répondit pas. Il sentait Mary Lester nerveuse et détournait parfois les yeux de la route pour la regarder. Un peu butée et boudeuse, les bras croisés sur son siège, elle avait l'air de réfléchir intensément. À l'arrière, il entrevoyait dans le rétroviseur le grand Jean-Pierre Fortin et son ami Bernie tout aussi imposant. Les deux gaillards avaient plus ou moins gardé le silence durant le « transfert ». Le lieutenant affichait un air calme et confiant. Il semblait captivé par le spectacle que lui offrait cette route de campagne d'un autre temps. Les imposants tas de fumier disposés devant les fermes lorraines l'amusaient beaucoup.

— T'as vu ? dit-il à Bernie, cette publicité peinte sur le mur de la bicoque là-bas ? C'est pour la brillantine « Forvil »... Putain, c'est incroyable, je me souviens que mon grand-père paternel en avait toujours un flacon chez lui, sur l'étagère de la cuisine, juste au dessus de l'évier. Il était d'origine italienne, ajouta-t-il, nostalgique.

» Il avait toujours les cheveux recouverts de cette mixture, continua-t-il. Mais ça sentait bon, j'me rappelle. Et ça brillait. Y'avait de beaux reflets dans ses cheveux argentés.

— Y s'appelait pas Fortini par hasard, ton grand-père, Jipi ?

— Alberto Fortini, oui, comment t'as deviné ?

— Oh tu sais, Jipi, ici, il y a pas mal de transalpins. Finalement, ils sont tous devenus aussi lorrains que les natifs de la région, et ça ne date pas d'hier. Mon grand-père à moi s'appelait Tarcisio Kevloni, précisa-t-il à son nouvel ami. Mais tu vois, je ne savais pas que les Italiens avaient poussé jusqu'en Bretagne dans les années trente ! Ou avant, va savoir...

Le rire clair des deux hommes résonna dans l'habitacle.

Gillan venait de repérer sur la gauche la petite route qui devait les conduire à la planque qu'il avait trouvée les jours derniers. De là, ils seraient invisibles mais pourraient en revanche observer la scène dans son intégralité.

— Nous y sommes presque, lança-t-il à la cantonade. Puis davantage à l'adresse de Mary, il ajouta :

» Et vous allez enfin avoir tous les indices dont je vous ai parlé.

— Vous faites allusion à ce fameux film dont personne n'a jamais entendu parler ?

— Oui, entre autres.

— Et comment comptez-vous faire pour vous le procurer ?

— Tout simplement en le filmant moi-même, Mary. Et il adressa son plus beau sourire à la jeune femme qui paraissait soudain moins contrariée.

— Simple, en effet, lui dit-elle. Il suffisait d’y penser. Je suppose que vous avez tout prévu ? car je n’en doute plus : vous semblez disposer d’incroyables moyens.

— Je crois que oui. Ceci dit en toute modestie, bien entendu.

La voiture cahotait sur la petite route dont le macadam s’en allait par plaques. Il s’agissait plus d’un chemin destiné aux tracteurs agricoles et aux troupeaux. De nombreuses bouses de vaches confirmaient son usage rural. On apercevait quelques exploitations agricoles isolées dans la campagne, tandis qu’au loin, les habitations d’un petit village semblaient bien groupées autour de son église qui émergeait d’une légère brume. Arrivé à un carrefour signalé par de gros poteaux d’indications Michelin, Gillan obliqua sur la droite. La route, devenue sinueuse, montait à présent dans une épaisse forêt. Ils continuèrent ainsi durant deux bons kilomètres avant de s’arrêter dans une sorte de clairière d’où l’on découvrait un vaste panorama de la vallée mosellane. Un muret de pierres en partie détruit ceinturait l’endroit qui ressemblait à une sorte d’observatoire à l’usage des promeneurs.

Gillan coupa le contact et les quatre jeunes gens descendirent de la voiture.

D’où ils se trouvaient, la rivière et ses abords étaient bien visibles, tout comme la route départementale qui la longeait à plus ou moins courte distance. Le tout était encaissé entre de verdoyantes collines qui alternaient avec de belles étendues de prairies et de champs cultivés. Les industries implantées dans la région n’étaient pas visibles d’ici. Mary Lester fit quelques pas pour admirer le paysage qui ne manquait pas d’attrait. Gillan Renaud ne manquait pas d’attrait non plus, mais elle ne pouvait s’empêcher de penser qu’il jouait aux apprentis sorciers malgré sa belle assurance.

« Bon, après tout, il a l’air de bien gérer la situation. Si seulement je pouvais me poser moins de questions... Comme ces deux-là, tiens, se dit-elle en avisant Bernie et Fortin qui plaisantaient ensemble ».

Gillan Renaud ouvrit aussitôt le coffre de la voiture et en sortit un sac de voyage en grosse toile bleu-marine qu’il posa à même le sol. Mary et les deux garçons le rejoignirent. Il ne devait plus y avoir beaucoup de temps avant l’attaque de la fourgonnette.

— Bon, les amis, dit-il concentré, en faisant glisser les fermetures-éclair du sac, je vais distribuer les rôles si vous le voulez bien. Je sais ce qui va se passer ici, j’ai donc un petit avantage sur vous. Le déroulement des événements est hélas immuable. Vous allez assister à l’attaque de la 2CV des PTT dans environ une demi-heure. Nous ne pourrons pas intervenir pour qu’elle n’ait pas lieu. Dans le cas présent, il nous est malheureusement impossible de changer le cours de l’histoire. Le commando va se mettre en place très rapidement, presque sous nos yeux, à peine huit minutes avant le passage de la fourgonnette. Il consulta sa montre chronographe Universal et indiqua :

» Il est 8h51. Merci de régler vos montres. Les gangsters s’installeront donc ici, à cinquante mètres en contrebas, à 9h16 exactement. La fusillade se produira à 9h25. À 9h31, tout sera terminé. D’ici-là, nous avons tout le temps de nous placer pour filmer et prendre des photos. Ce sera notre mission à Mary et à moi-même. Jean-Pierre et Bernie, j’ai ici l’artillerie qu’il vous faut. Et il sortit d’un compartiment du sac deux pistolets automatiques Luger aux silhouettes inquiétantes. Il leur tendit à chacun un P08 et expliqua. Ce sont des armes équipées pour le tir de cartouches paralysantes, non létales. Le 9mm parabellum est pratiquement le seul calibre qui convienne à ce type de munition.

Puis il sortit du bagage une caméra super 8 Bollex Maillard de fabrication suisse et équipée d’un téléobjectif, ainsi qu’un appareil photo reflex Nikon F professionnel qu’il confia à Mary.

— Je sais que vous aimez prendre des photos, Mary. Vous allez pouvoir exercer vos talents sous peu. Désolé que ce soit à l'occasion de circonstances si dramatiques.

— En effet, Gillan, j'aurais préféré photographier le paysage, mais vous pensez bien que si je peux tirer le portrait de ces assassins, je ne vais pas me gêner.

Tout près, Bernie et Jipi se familiarisaient avec leurs pistolets, faisant jouer les mécanismes d'armement et les chargeurs dans les crosses, examinant les drôles de balles translucides qui y étaient stockées.

— Bon, dit Gillan, on a le temps de faire un petit briefing, ce ne sera pas inutile. Je vais vous expliquer le topo, vous dire comment ça va se passer.

Tous se rapprochèrent de Gillan et se firent très attentifs.

— Voilà, dit-il, en montrant la vallée en contrebas, vous avez pu constater que d'ici on a une vue imprenable sur la route qui vient de Metz. La voiture de la Poste va donc venir de là-bas et elle se fera attaquer au pistolet mitrailleur par des types qui vont venir stationner à hauteur du petit bosquet que vous voyez ici sur la droite à une cinquantaine de mètres environ, comme je vous l'ai dit. Les types sont quatre en tout. Vous les verrez tout à l'heure se garer à l'endroit indiqué, c'est-à-dire dans l'allée transversale, à l'abri des arbres. Ils ont une DS 19 beige et noire qu'ils placeront en marche arrière, pour décamper au plus vite.

Ils vont descendre de voiture pour fumer des cigarettes ou aller pisser en attendant la fourgonnette. Vous verrez, ce sont des bonshommes au genre plutôt quelconque et qui opèrent à visage découvert. Pas de tenues de combat ni de cagoules, c'est plutôt le style gabardine et chapeau mou, comme dans les vieux films policiers. Cependant, malgré leur allure de péquenots démodés, n'oubliez pas qu'ils sont armés jusqu'aux dents et que ce sont de dangereux salopards.

Après la fusillade, poursuivit Gillan, la 2CV, qui roule à environ quarante à l'heure, va louvoyer sur une dizaine de mètres avant d'être stoppée par la borne kilométrique que vous pouvez apercevoir presque en dessous de l'endroit où nous nous trouvons. À partir de ce moment-là, tout ira très vite. À chacun de vous d'emmagasiner le plus de détails possible sur cet attentat crapuleux. Même près de cinquante ans après, ça pourra être utile pour classer l'affaire, n'est-ce pas, Mary ? Je pourrai quant à moi témoigner pour mon grand-père. Comme je vous l'ai dit, ce postier était son ami. Ainsi il saura qui l'a tué et qui sait, pourquoi ?

» Quelqu'un a des questions ?

Ce fut Jean-Pierre Fortin qui, perspicace, demanda le premier :

— Bernie et moi, on est censés faire quoi dans l'histoire, Gillan ?

— Bonne question, Jean-Pierre ! Comme je le disais tout à l'heure, on ne peut pas changer le cours de l'histoire, mais on peut se permettre avec lui quelques fantaisies sans que la mémoire collective ait à en souffrir.

— À quoi pensez-vous ? intervint Mary.

— Je pense que nous serions trop bons si nous laissons filer ces quatre fumiers avec les cinq millions, après qu'ils aient assassiné ce malheureux convoyeur de fonds. Souvenez-vous, on n'a jamais pu les identifier ni retrouver leur piste, faute d'indices et de témoins. On va tenter de changer ça en les filmant et en prenant des photos. On saura peut-être qui étaient ces types dans quarante-neuf ans, et ce qui a motivé leur attaque à la mitrailleuse. Très bien, mais avouez qu'il serait indécent que pendant tout ce temps ils continuent à vivre comme des princes avec une fortune bâtie sur un crime aussi crapuleux, n'est-ce pas ?

— Allons, Gillan, venez-en au fait. Dites-moi ce que vous mijotez au juste ? insista la jeune femme.

En effet, Gillan Renaud mijotait quelque chose. Et pour tout dire, quelque chose de pas très réglo. Il s'en ouvrit cependant à Mary Lester, au lieutenant Fortin et à son ami Bernie. Charge à Mary de décider dans une large mesure de ce qu'il était opportun de faire ou non. S'il pensait pouvoir bénéficier sans nuance de l'accord des deux hommes, l'appréciation de la

capitaine de police qu'il avait choisie pour cette enquête d'un genre particulier ne lui semblait pas acquise d'entrée de jeu. Aussi, se disait-il, force restait à la loi, et il ne voyait pas très bien comment l'enfreindre seul, dans la mesure où il s'était attaché le concours de l'enquêtrice et de son lieutenant. En fait, cette affaire lui posait un problème de conscience. Seul avec son fidèle Bernie, elle aurait été vite expédiée. Mais, il n'avait encore jamais tenté ce genre d'expérience, et il souhaitait dans ce cas particulier, voir un œil neuf se poser sur une vieille histoire. Ne serait-ce que pour voir d'autres réactions que la sienne se faire jour. Il avait entraîné Mary et Fortin loin dans le passé et ne souhaitait pas, en retour, les décevoir par une conduite qui les aurait choqués. Par conséquent, il se sentait leur obligé. Finalement, il fut agréablement surpris par la réaction des deux policiers. Si Jipi avait approuvé son projet, Mary l'avait plébiscité ! Il en fut heureux. Désormais, l'histoire était en marche et rien ne pouvait plus l'arrêter.

— On va enfin pouvoir en découdre avec ces macaques, ironisa Bernie. Jipi lui emboîta le pas en lui tapant sur l'épaule, alors que, plaisantant ensemble, ils se dirigeaient vers le poste d'observation qui leur avait été assigné.

La DS 19 stationnait à présent derrière le rideau d'arbres. Les types en imperméables en étaient descendus, leurs armes à la main. Ils n'avaient pas l'air commode, et Mary Lester se dit illico, en les fixant dans le viseur de son Nikon équipé d'un puissant téléobjectif, qu'ils n'avaient finalement rien à envier aux commandos modernes. Du moins lui flanquaient-ils une trouille égale. Elle lança à Gillan un regard qui accréditait sa détermination. Le jeune homme hocha la tête et la vit brandir un pouce en l'air en signe d'assentiment. Il répondit par un geste de la main. Le message était bien passé. L'heure d'arrivée des truands concordait avec ses dires. Le film qu'il avait raconté se déroulait à présent sous leurs yeux, comme au cinéma. Ne restait plus qu'à appliquer la suite du scénario qu'il avait imaginé.

Mary Lester, planquée à cinq mètres de lui derrière les vestiges du mur d'enceinte de la clairière en terrasse ne perdait pas une miette des faits et gestes des quatre bandits. Elle avait déjà pris quelques clichés de la voiture et des inquiétants individus. C'était presque l'essentiel pour le moment. Gillan lui avait donné plusieurs rouleaux de pellicule 24x36 noir et blanc d'époque, quoique neufs, bien entendu. Elle allait pouvoir mitrailler à son aise et réaliser un reportage de qualité. Quant à lui, planqué derrière un pan du muret, il ne pouvait qu'attendre l'arrivée de la camionnette des PTT pour pouvoir commencer à filmer cette scène qui le hantait. Pour l'avoir déjà vue plusieurs fois, il avait pu en mesurer toute la sauvagerie. Il n'était jamais parvenu à s'y habituer.

Le bruit de crécelle si caractéristique du bi-cylindre de la petite Citroën allait s'amplifiant dans la vallée. Elle gravissait la côte, juste avant la ligne droite. Il arma sa caméra et attendit encore un peu. Une tache jaune au bout de la route se rapprochait inexorablement. La voiture arrivait. La gorge serrée, il enclencha l'appareil. Gillan entendit distinctement le changement de régime du moteur lorsque le conducteur changea de vitesse, lorsque l'auto, enfin lancée sur le plat et peinant à prendre de l'allure allait vers son destin. Dans le même temps, les cœurs battaient fort dans les poitrines des quatre jeunes gens. Les claquements de culasses des armes automatiques que l'on armait, portés par une légère brise, se firent entendre. Les truands s'étaient postés derrière le talus après avoir fumé quelques cigarettes, regardé nerveusement leurs montres, vérifié leurs pistolets mitrailleurs et être allé pisser.

La fusillade éclata tel le tonnerre. Le postier n'avait sans doute rien vu venir. Les quatre fusils d'assaut avaient entamé leur crépitement mortel avant qu'il n'ait pu appréhender quoi que ce soit. Roulant à faible allure, la voiture avait été hachée par les balles de gros calibre, toutes les vitres volant en éclats. Le véhicule parcourut comme dans un ralenti macabre une dizaine de mètres en zigzaguant avant de venir percuter une borne kilométrique

sur la gauche de la route. Tout cela était écrit et s'était déroulé de façon immuable. Gillan, qui continuait à filmer, ne put que s'en rendre à nouveau compte. Mary lester avait continué à emmagasiner des clichés. La messe était dite. La suite du plan restait à appliquer.

Un silence de mort avait suivi la violente attaque. D'où ils se trouvaient, ils virent les bandits se précipiter vers la 2CV. L'un d'eux se dirigea vers l'habitacle, ouvrit la portière en grand, la pliant d'un coup de pied pour qu'elle reste ouverte. Il déplaça sans ménagement le corps du postier et se mit à fouiller dans le grand vide poches du tableau de bord, jetant rageusement quelques objets à l'extérieur. Il prit enfin dans la poche de son pardessus un objet qu'il plaça sur la droite du levier de vitesses et revint vers ses acolytes, leur tendant les clés de la fourgonnette. Ils sortirent du compartiment arrière deux sacs en toile de jute qui, vraisemblablement, contenaient les cinq millions. L'un d'eux resta accroché à une aspérité de la tôle de la voiture, probablement due à un impact de balle. Quelques billets s'en échappèrent qu'ils négligèrent. Le pistolet mitrailleur en bandoulière, les quatre individus se dirigèrent en courant vers l'arrière de la DS, portant les sacs. Le coffre à bagages fut prestement ouvert et le butin jeté à l'intérieur.

Jipi et Bernie, qui n'avaient rien perdu de la mortelle agression, attendaient, complètement médusés derrière d'épais buissons, de part et d'autre du chemin de traverse. Ils étaient descendus de la clairière par un petit chemin à l'usage des promeneurs et avaient fini par se rapprocher au maximum de la Citroën des gangsters. Parvenus à bonne distance, ils les avaient vus se ruer vers l'arrière du véhicule et y fourrer les sacs. C'est ce qu'ils attendaient pour pouvoir agir. Il leur fallait avoir enfin ces salopards à portée de feu de leurs armes modifiées, conçues pour des tirs à courte distance, à cause des faibles charges explosives de leurs munitions.

À moins de sept mètres de distance, ils tirèrent sur les sinistres individus, sans le moindre état d'âme. Jean-Pierre Fortin, en tireur d'élite avait touché coup sur coup les deux premiers se tenant de son côté. Implicitement, Bernie avait fait feu sur les deux autres sans qu'ils aient eu le temps de réaliser ce qui se passait. La surprise avait été totale.

Instantanément, les quatre brutes furent paralysées. Tétanisées sur place, elles tombèrent lourdement sur le sol, bizarrement figées dans la position qui les avait surprises lors des impacts.

— C'est un peu comme un « taser », lança Bernie à Jipi. En mieux même, Ils en ont pour un bon quart d'heure avant de refaire surface, ces cochons-là. Enfin logiquement, c'est comme ça que ça se passe, ajouta-t-il. Pour le moment, ils sont inconscients.

Fortin acquiesça sans mot-dire. Les deux hommes s'élançèrent vers la voiture, délestèrent les bandits de leurs Mat 49 puis sortirent les sacs de billets de la malle arrière et remontèrent vers la clairière pour charger le tout dans le coffre de la 403, là-haut. Ils croisèrent en chemin Gillan et Mary qui, bouleversés, mais caméra au poing, descendaient pour se ruer vers la scène de crime. Il fallait faire vite.

— On arrive ! précisa Bernie à leur intention.

Arrivée sur les lieux, Mary prit encore de nombreux clichés de la voiture et de l'infortuné postier, mort. Allongé sur la banquette, le corps de celui-ci présentait la même attitude que sur la photo du journal que Gillan lui avait montré à Amnéville. Il lui semblait que ça faisait un siècle, à présent. Enfin, un demi, c'était déjà pas mal. L'heure étant décalée, la saison aussi, tout lui semblait à présent surnaturel, hors du temps. Pourtant, elle venait bel et bien d'assister à cet attentat terrifiant dont Gillan lui avait encore parlé, il y avait à peine quelques heures. Une chose primordiale avait cependant changé par rapport à l'histoire telle qu'elle s'était réellement passée en 1961. Les bandits n'avaient pu prendre la fuite aussitôt leur forfait accompli. Ils gisaient un peu plus loin, dans le chemin, près de leur voiture, et leur

butin ainsi que leurs armes avaient été transportés et mis en lieu sûr par Fortin et Bernie. À leur réveil, dans une dizaine de minutes les truands ne pourraient que tenter d'échapper à la Police, s'ils en avaient le temps, mais bredouilles et certainement avec un meurtre sur le dos. Le reste n'était plus de son ressort. Pour elle, c'était mission accomplie. Restait à rentrer au bercail sans encombre, retrouver son époque. Elle chercha Gillan du regard, comme pour lui signifier qu'il était temps de filer d'ici au plus vite et que tout reposait sur ses épaules.

Le jeune homme venait de terminer son film. Il fit un signe de tête à Mary, comme pour lui signifier qu'il avait compris et qu'ils allaient repartir.

— On va y aller, Mary. Vous pouvez rejoindre nos amis, je voudrai juste vérifier un petit détail qui me turlupine depuis le début.

— Je remonterai avec vous, mais grouillez-vous un peu, les autres ne vont pas tarder à se réveiller, lui enjoignit-elle.

— Ne vous inquiétez pas, Mary, il reste encore plus de cinq minutes, et ils en ont pour un bout de temps avant de réaliser et d'être à nouveau opérationnels, croyez-moi.

Ce disant, Gillan traversa le terre-plein et se pencha à l'intérieur de la 2CV, s'efforçant de ne pas regarder le cadavre et tout ce sang qui maculait l'habitacle. À droite du levier de vitesses de la voiture, il y avait un petit mécanisme d'horlogerie qui égrenait son lancinant tic-tac. Ce dernier était relié à ce qui ressemblait à un paquet de beurre dans son emballage de papier, sauf que c'était sombre et que du petit réveil sortaient deux petits fils électriques qui transitaient à une sorte de grosse pile cylindrique. Prestement, il enleva le paquet et se mit à courir vers la DS.

— On peut y aller, dit-il à Mary, on repart.

La jeune femme ne se le fit pas dire deux fois et s'efforça de s'inscrire dans sa foulée.

— Mais attendez-moi, bon sang ! lui cria-t-elle.

— Je vous rejoins au bas du sentier ! Coupez par la prairie, je vais jusqu'à la DS. Il faut que je pique les clés !

Mary obtempéra sans se faire prier. Parvenu près du véhicule, Gillan en ouvrit la portière et coinça le paquet entre les sièges. Les quatre types étant encore parfaitement immobiles, il ôta la clé de contact qui était restée sur le tableau de bord et la jeta le plus loin qu'il put. Il se remit ensuite à courir vers Mary qui l'attendait à l'endroit convenu. Fortin et Bernie descendaient à leur rencontre. Il restait à peine huit minutes, d'après ce qu'il avait vu sur le cadran de la bombe. Les truands n'avaient plus qu'une toute petite chance de s'en sortir vivants. C'était énorme comparé à celle qu'ils n'avaient pas laissée au postier assassiné.

Ils gravirent la pente à toute vitesse et s'engouffrèrent dans la 403. Gillan mit le moteur en route et démarra sur les chapeaux de roues, faisant gicler de l'herbe et des graviers. L'aventure avait été éprouvante pour tous, aussi chacun gardait le silence, en proie à ses propres pensées et craintes rétrospectives. Gillan pensa à ses précédentes visites sur le site. Depuis la première, il avait heureusement noté la présence de cette bombe déposée par l'un des voyous et destinée à éliminer toute trace de la voiture de la Poste. Il avait alors à chaque fois déconnecté les fils qui reliaient le mécanisme à l'explosif. Sage précaution qui lui avait permis de rester en vie, mais aussi de préserver une pièce à conviction et d'assurer une sépulture décente au malheureux postier. Aujourd'hui, il s'était assuré que la bombe était bien amorcée lorsqu'il l'avait déposée dans l'habitacle de la DS. Tic-tac, tic-tac, tic-tac...

Ce fut Mary qui, la première, rompit le silence après avoir repris son souffle.

— Eh ben dites donc, quelle affaire les gars ! J'ai déjà vu des attaques en règle, je me suis même parfois retrouvée au beau milieu de fusillades, tu te souviens Jipi ? Tu as failli y laisser ta peau... Mais là, je dois dire que j'ai été estomaquée par la sauvagerie de ce hold-up ! Toutefois, il y a un truc que j'ai trouvé bizarre, hormis le fait que je me trouvais là sur les

lieux, en cette époque normalement inaccessible. Y'a rien qui vous a étonnés ? demanda-t-elle en se tournant à demi vers Fortin et Bernie.

— Le temps était bien meilleur que quand on est parti d'Amnéville, lança Fortin.

— Non, c'est pas ça. On est partis en mars, là on est en septembre...

— À mon avis, dit Bernie, le gaillard de la Poste n'a vraiment pas eu de bol, parce que sa 2CV, c'était une vraie passoire. Avec un fourgon blindé, comme maintenant, y serait pas mort, le pauvre. Je comprends pas comment on a pu lui faire transporter cinq millions dans une trottinette pareille. Ils auraient pu au moins le faire escorter par des motards, je sais pas moi...

— Sans doute, Bernie, mais je pensais à autre chose. Soyez persuadé que ces malfrats auraient certainement pu faire davantage de victimes sans que ça les dérange. Sans compter que les fourgons blindés se font attaquer de nos jours au LRAC². Non, ce qu'il y a, en fait, c'est que personne n'est passé sur la route pendant tout le temps que nous étions sur les lieux. C'est ça qui me chiffonne. Pas une voiture, rien. Qu'en pensez-vous, Gillan ? Vous qui connaissez le terrain.

— C'est tout simple Mary. J'ai oublié de vous en parler, mais la police, aidée par les Ponts et Chaussées, a pris soin de poser des déviations sur le parcours à mesure que la 2CV des PTT avançait sur l'itinéraire. Je n'ai pas bien compris le but de la manœuvre, mais nous avons quand à nous emprunté la route bien avant la mise en place du dispositif, c'est-à-dire avant de nous arrêter sur les lieux du crime. Une tactique pas vraiment au point, puisque les truands ont pu intervenir le plus tranquillement du monde.

Gillan avait à peine terminé sa phrase qu'une formidable explosion retentit comme un coup de tonnerre. Des masses d'air déplacées par le souffle se heurtèrent à la voiture et parurent secouer les poteaux Michelin de l'intersection avec la route départementale qu'ils venaient de rejoindre. D'où ils se trouvaient, ils étaient à seulement huit cent mètres à vol d'oiseau de l'endroit où avait eu lieu l'attaque. Instantanément, d'épaisses flammes jaillirent au loin, depuis la cime des arbres qui leur cachait une partie de la route.

— Maintenant, on peut être sûr que ça va rappliquer de partout ! assura Gillan.

— Eh là, c'était quoi, cette explosion ?

— Je ne sais pas, Mary. Sans doute un obus de la dernière guerre qui vient de péter... Il y en avait encore pas mal dans le secteur dans les années soixante...

— Arrêtez de me prendre pour une gourde, gronda-t-elle. Qu'est-ce qui vient de péter réellement là-bas ? C'est effrayant, regardez ! Ce feu et cette fumée noire... Vous avez trafiqué quelque chose, j'en suis certaine !

— Je n'ai fait que rendre la monnaie de leur pièce à ces salauds, avoua Gillan.

— Justement, expliquez-vous !

— Eh ben c'est simple, ils avaient placé une bombe à retardement dans la fourgonnette. Je n'ai fait qu'aller la remettre dans la DS avant qu'on s'en aille.

« T'as bien fait ! » s'exclamèrent en même temps Bernie et Jipi.

Mary jugea plus prudent de garder le silence. Ç'en était trop. Elle réfléchirait plus tard. La matinée avait été assez éprouvante comme ça.

Vous ne commencez pas à avoir faim ? trancha Gillan, après quelques kilomètres. Des paroles enthousiastes jaillirent de l'arrière de la voiture alors qu'ils croisaient des camions de pompiers aux sirènes stridentes. Les flics n'allaient pas tarder à suivre, tout comme les journalistes. Gillan emprunta une autre route que pour l'aller. Il coupa la départementale pour rejoindre un autre axe. D'autres poteaux en béton indiquaient la direction de Thionville. On était encore loin du 21^{ème} siècle, mais ça paraissait gravé dans le marbre.

— Je vous paie le restaurant dit-il. J'en connais un excellent en ville.

1. cf : « Le passager de la Toussaint » de Jean Failler. Editions du Palémon.

2. LRAC : Lance Roquettes Anti Chars.

— Vous êtes drôlement gonflé lui dit Mary sur un ton peu amène.

— Quoi, de vous inviter ?

— Vous savez très bien de quoi je veux parler ! Et je vous trouve gonflé !

— Certainement pas autant que ces assassins, lui répondit-il. Et puis l'idée que la victime soit atomisée dans sa voiture ne me plaisait pas du tout. J'ai agi en conséquence, et dans l'urgence. Tant pis si ce n'était pas dans notre contrat. Personne ne sait ce qu'il a pu advenir de ces truands, après tout.

Mary soupira.

— Bien, que reste-t-il à faire, à part aller déjeuner ? Elle se tut quelques secondes puis enchaîna « Merci pour votre invitation, c'est sympa, vraiment. Mais vous ne cessez de me déconcerter, Gillan ».

— Désolé, fit-il sobrement.

Avant qu'ils n'aillent se sustenter, chacun d'eux savait ce qu'il lui restait à faire. Gillan Renaud arrêta la 403 le long d'une avenue qui longeait la Moselle. Le lit et les berges de la rivière étaient en pleins travaux, car l'on œuvrait à sa canalisation jusqu'en Allemagne. Le lieutenant Jean-Pierre Fortin était sorti le premier de la voiture et s'était chargé des armes. Elles furent ficelées puis emballées dans les sacs de toile ayant contenu les billets de banque. Affectant une allure dégagée, il descendit sur les quais encombrés d'engins de chantier pour aller les jeter dans la rivière un peu plus loin. Mary avait jugé que ces armes ne serviraient jamais à établir une quelconque preuve à charge. À charge contre qui, d'ailleurs ? Les numéros des Mat 49 avaient été soigneusement limés, et quant aux empreintes... Non, elle misait surtout sur les photos qu'elle avait prises et sur le film de Gillan pour identifier les criminels. Cinquante années après, ce serait bien suffisant pour des types pas loin d'être centenaires, s'ils avaient survécu, ce dont elle doutait fortement.

Et justement, à propos de photos, elle se dépêcha d'aller en faire développer quelques-unes chez un professionnel local. Bernie l'accompagnait, pour la guider, mais aussi pour convaincre le photographe de faire diligence immédiatement. Gillan lui avait glissé quelques grosses coupures qui ne manqueraient pas de jouer un rôle persuasif, le cas échéant. De même, sa carte de police allait pouvoir servir dans cette aventure peu commune.

— Nous avons besoin de ces clichés pour les diffuser à la presse, Mary. Sans eux, je ne suis pas persuadé qu'une photo paraîtra jamais dans le journal, lui avait-il suggéré.

— Mais comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Une intuition. L'onde de choc a dû faire bouger la 2CV là-bas. Et je ne suis pas persuadé qu'un journaliste soit autorisé à photographier la scène de si près, ni à la publier en première page du journal telle que vous l'avez vue à Amnéville. Alors je pense que c'est vous qui avez photographié la voiture telle qu'elle était après le casse. La photo à la une du « Républicain Lorrain » daté du 5 septembre 1961 ne peut être que de vous, Mary. Je suis prêt à le parier ! C'est pourquoi il est nécessaire que vous fassiez cette démarche. Nous irons ensuite déposer les photos à l'agence locale. Et n'oubliez pas de récupérer vos pellicules !

— Vous me prenez pour qui ? lui avait-elle répliqué en s'éloignant, piquée au vif. Quelque chose lui disait pourtant que Gillan n'avait sans doute pas tort. Le cliché qu'elle avait examiné quelques heures plus tôt semblait en effet avoir été pris hors la présence de tout secours, témoins ou policiers. C'est donc en tant que flic qu'elle irait déposer ces documents à l'agence du « Républicain Lorrain », avec quelques explications succinctes. Ainsi la une du journal du 5 septembre 1961 serait assurée.

Gillan, quant à lui, était parvenu à regrouper la totalité des billets, presque tous usagés. Fortin et lui en avaient constitué des liasses compactes qu'ils firent tenir dans une seule mallette en plastique moulé et aux solides inserts métalliques qu'il avait pris soin d'emporter avec lui. Tant pis si la réalité historique allait devoir en pâtir.

Il laissa la voiture sous la surveillance du lieutenant qui, à lui seul constituait le plus dissuasif de tous les systèmes anti-vol. Puis il se dirigea à pied vers l'agence du « Crédit Mutuel de Lorraine » qui se trouvait au centre ville. Cette agence bancaire lui était en grande partie acquise et familière, car dépendante à plus de soixante-dix pour cent de la fameuse mais méconnue « Standard Colisée Bank ». Une institution bancaire, de tradition suisse, aux incroyables ressources, installée à Zürich, et dont il était depuis trois ans le propriétaire légitime, de par son héritage de l'homme d'affaires franco-américain Jim Warren, décédé en 1962 dans des circonstances dramatiques ¹.

Grâce à son téléphone portable, qui avait l'immense pouvoir de fonctionner quelle que soit l'époque -les satellites et l'univers espace-temps étaient décidément déconcertants-, il s'était mis en devoir de contacter depuis la voiture, le directeur du « Crédit Mutuel de Lorraine ». Ce dernier l'attendait, comme il attendait aussi ses instructions, en bon employé zélé qu'il se devait d'être. Gillan avait toujours eu du mal à s'habituer au système, mais le secret bancaire suisse avait parfois du bon. Même s'il n'en était qu'à moitié persuadé, dans le cas présent, il jouait pleinement en sa faveur. Il lui suffisait d'avoir de simples bonnes raisons pour que l'argent, d'où qu'il provienne, rejoigne de bonnes intentions, et tout s'arrangeait sur le champ. À bien y réfléchir, c'était de bonne guerre.

La transaction fut assez facilement expédiée. Gillan Renaud fut accueilli discrètement au « CML », comme d'habitude. Même s'il quitta près d'une heure plus tard l'agence bancaire, surtout à cause des explications qu'il s'était mis en devoir de fournir à son directeur, il avait la certitude que l'argent contenu dans la valise et déposé sur un compte secret aussitôt ouvert, serait distribué selon ses instructions. Il laissa au banquier le soin de s'occuper de toute la paperasse ainsi que du contenu de la précieuse valise. La confiance étant de mise, il s'était d'emblée dégagé de toutes autres formalités et signatures inutiles. À qui auraient-elles bien pu servir en cette époque qui n'était pas la sienne ?

Mary Lester et Gillan, en accord avec Bernie et le lieutenant Fortin, avaient décidé qu'une partie des cinq millions de nouveaux francs seraient destinée à accorder secrètement une rente à vie à la veuve et aux enfants du postier tué ce matin. Qu'une autre partie constituerait une réserve disponible pour d'autres victimes de tels crimes crapuleux. Ces derniers ne manqueraient hélas pas de survenir dans la région, l'histoire en attestait.

Après ces dernières formalités, ils se retrouvèrent tous les quatre au restaurant « Le Varan du Nil » qui, en ces années-là offrait un accueil et des menus dont la qualité faisait de l'établissement une référence culinaire connue et appréciée jusqu'en Allemagne et au Luxembourg. Ils y mangèrent d'assez bon appétit mais ne s'attardèrent pas outre mesure. Le drame auquel ils avaient assisté impuissants y était pour une large part. C'est ainsi qu'au terme d'une folle aventure, ils décidèrent d'un commun accord de regagner 2010.

Mary Lester prit encore de nombreuses photos à Thionville. Elle demanda même à quelques passants complaisants de bien vouloir prendre plusieurs instantanés du groupe. Ces clichés en noir et blanc ne manqueraient pas de captiver les nostalgiques des sixties, et d'en intriquer quelques-uns lorsqu'elle retournerait en Bretagne.

Comme pour l'aller, le retour au vingt et unième siècle se passa sans heurt, comme par magie. Après avoir actionné quelques touches sur le dispositif fixé au tableau de bord, Gillan les avait propulsés en 2010 sur une route qui les conduisait à Amnéville. Le temps avait changé, au propre comme au figuré. L'agréable soleil de septembre avait fait place aux nuages et aux giboulées de mars. Et puis, le soir tombait. Il faisait presque nuit lorsqu'ils arrivèrent au *Snowhall*. Ce fut avec soulagement qu'ils s'y installèrent à nouveau pour y prendre un café. Le spectacle des skieurs évoluant sur la piste acheva de les reconforter. Après

1 : cf : « L'héritier du temps » du même auteur. (en attente d'édition)

avoir encore discuté ensemble un long moment, ils se séparèrent très chaleureusement à l'extérieur, se promettant de se tenir au courant, mais surtout de se revoir bientôt en Bretagne, car Gillan avait promis de rendre visite à ses parents au mois de mai, dans le Sud-Finistère. L'occasion était toute trouvée.

Mary Lester et Jean-Pierre Fortin s'installèrent dans la Mini et prirent la direction de leur hôtel, le St Eloi, installé en pleine forêt, au cœur du complexe de loisirs. Gillan et Bernie montèrent dans la 403 et reprirent la route de Florange.

Moins d'une semaine après ces événements extraordinaires, Gillan Renaud reçut un long mail de Mary Lester. Dans celui-ci, elle lui expliquait ce que la police avait réussi à trouver d'intéressant, près de cinquante ans après les faits. Au travers des photos, du film et des indices concernant ce braquage sordide, plusieurs éléments jusqu'alors inconnus avaient refait surface. Il plongea aussitôt dans la lecture, impatient.

« Bonjour Gillan,

Me voici en mesure de vous communiquer les résultats de l'enquête réouverte à propos de ce casse auquel nous avons assisté ensemble (je n'en reviens toujours pas...). Ils mettent en lumière des éléments troublants dont nous n'avions aucune idée avant cette expédition en 1961.

Les quatre individus ont pu être identifiés formellement. Tous les quatre fichés au grand banditisme, ils avaient effectivement disparu au début des années soixante avec bon nombre d'autres truands notoires d'ailleurs, ce qui explique en partie pourquoi la police n'avait jamais pu suivre la moindre piste réaliste quant à eux. Les règles du « milieu » étaient alors souvent impitoyables. C'est donc grâce à ce voyage lorrain dans le passé que je puis vous dire aujourd'hui qu'Ange Pandovani, dit Angie le lorrain ; Robert Arstein, plus connu sous le pseudonyme de Bob Sten à cause de l'usage intensif qu'il faisait de sa mitraillette de prédilection pendant la dernière guerre ; Ludovic Letailleur, plus communément appelé Vic dans le biais, -allez savoir pourquoi- ; ainsi que Germain Fernal, le chef de la bande, ancien collabo réputé cruel et implacable, étaient les membres du commando. Tout ce beau monde agissait pour le compte d'une organisation particulièrement malfaisante, activement traquée par toutes les polices d'Europe, dès 1952. Cette organisation s'était spécialisée peu après la guerre dans des attaques de banques ou de fourgons particulièrement violentes, comme nous avons pu le constater. Ces opérations visaient à financer l'implantation de cercles de jeu clandestins, de boîtes de nuit, et autres réseaux de prostitution, trafics de drogue. Elles servaient aussi à commanditer certaines manœuvres politiques visant à déstabiliser le pouvoir en place, en France et au delà...

Si l'on considère que ces tristes individus avaient fait leurs premières armes dans la milice instaurée par le gouvernement de Vichy entre 1943 et 1945, on peut imaginer qu'ils en avaient gardé cette tendance marquée pour la castagne, le meurtre et autres exactions.

J'espère, Gillan, que ces quelques informations vous aideront lors de votre démarche auprès de votre grand-père, et que ce dernier y trouvera quelque apaisement. Sachez en outre que l'affaire a enfin été classée définitivement, avant la prescription d'usage qui est de cinquante années. Je vous ferai parvenir très bientôt une copie de tous les clichés pris ce jour-là et vous restituerai votre film. Merci encore pour l'aventure et pour ce mythique Nikon F que vous avez eu la délicatesse de m'offrir. Merci pour tout.

Je serai très heureuse de vous revoir en Bretagne au mois de mai. Faites mes amitiés à votre ami Bernie. Fortin a bien hâte de le revoir. À bientôt, Gillan.

Mary Lester »

Gillan montrait à son grand-père Adam, les photos des bandits qui avaient tué son ami postier. Il lui avait bien expliqué qui ils étaient et de quel genre de crapules il s'agissait. Qu'avec eux, son ami n'avait eu aucune chance, mais qu'ils avaient payé de leur vie, et le jour même, leur crime odieux. Qu'une bombe avait fait exploser leur voiture alors qu'ils tentaient de prendre la fuite, juste après le hold-up sanglant. Sans doute un règlement de comptes entre gangs rivaux.

— Mais Gillan, lui dit-il au bout d'un moment pendant lequel il s'était plongé dans l'observation attentive des clichés, comment as-tu pu savoir tout ça ? Et comment as-tu réussi à te procurer ces photos après si longtemps ?

— Et bien j'ai mené mon enquête, et c'est une personne, retraitée de la Police qui a accepté de me fournir ces documents « top-secret », Papy. Elle m'a aussi parlé de l'affaire telle qu'elle s'était déroulée. Elle s'en souvenait parfaitement, parce que c'est elle qui avait reçu la déposition du seul témoin. Un photographe amateur qui avait assisté incidemment à toute la scène et réussi à prendre plusieurs clichés sans se faire voir.

— Ben ça alors, si j'avais pu imaginer un truc pareil... Mais alors, reprit le grand-père, pourquoi les journaux n'en ont rien dit, à l'époque ? Comment se fait-il que le surlendemain de l'attaque, il n'y en a plus eu un mot écrit nulle part. Comme s'il n'y avait pas eu d'enquête... Tu te rends compte, ce pauvre gars n'avait que trente-deux ans quand il s'est fait tuer. Pourquoi personne n'a réagi ?

— Il y a eu une enquête, Papy. Seulement, ça a été classé « secret défense » sur le moment. On ne sait plus trop bien pourquoi aujourd'hui.

— Ah oui ? fit le vieil homme. Eh bien moi, je pense savoir pourquoi, maintenant ! C'est parce que, tiens-toi bien Gillan, ces salopards de collabos avaient encore des protecteurs en ce temps-là ! Oui, ils continuaient d'être protégés par quelques nostalgiques de la France sous l'occupation. Par des revanchards du régime nazi et celui de Pétain. Ça ne peut être qu'un truc dans ce genre-là, sinon, tu peux me croire, ça aurait fait du bruit dans la presse, tu penses bien.

— Tu as sans doute raison, Papy, dit Gillan.

— Et comment que j'ai raison ! Ah les fumiers...

Alain Grandil
Florange, janvier 2010

